

Comment trouver l'amour sans quitter son sofa

Geneviève Jannelle

Numéro 9, 2008

Télécommandes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

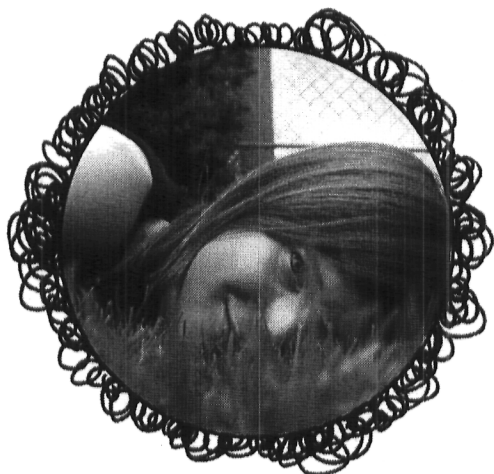
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jannelle, G. (2008). Comment trouver l'amour sans quitter son sofa. *Biscuit Chinois*, (9), 98–107.



Geneviève Jannelle

Sur la carte d'affaires de Geneviève, on peut lire « directrice artistique », titre pompeux qui lui permet, entre autres, de se prendre pour une artiste. Pourquoi écrire alors ? Peut-être parce que, toute petite, un texte de Brel, arraché à un Reader's Digest, l'a toute chamboulée ? Peut-être parce que, ne sachant plus quoi lui acheter après les Frissons, les Archie et les Baby-Sitters, on s'est rabattu sur la poésie de Nelligan ? Quoi qu'il en soit, le résultat est le même : elle adore les mots. Presque autant que les chaussures et les drinks servis dans des pots Mason.

comment trouver l'amour sans quitter son sofa

Chouchou du comité

Un jour, je suis disparu dans le sofa. C'est que, comme à mon habitude, j'avais égaré la télécommande. Du temps où Marilyn vivait encore avec moi, je pouvais m'adonner, l'esprit en paix, à la perte sous toutes ses formes : cellulaire, numéros de téléphone, deuxième bas de la paire ; mon amoureuse et son sixième sens avaient l'art de tout retrouver derrière moi. Je l'ai même testée, une fois. Dans la litière du chat, les clefs ! C'est moi qui ai dû les nettoyer à la brosse à dents, mais c'est bel et bien elle qui les a dénichées. Une pro, je vous dis. Tout le monde devrait en avoir une à la maison.

Quoi qu'il en soit, elle est partie ne plus m'aimer auprès d'un autre homme et je n'ai plus que saint Antoine de Padoue pour m'épauler dans mes égarements. Laissez-moi vous dire que ça vaut ce que ça vaut. Pas que je veuille lui contester son titre de saint patron des objets perdus, à ce bon vieux Tony, mais selon mes statistiques personnelles, son taux de réussite flirte avec la cheville de celui de Marilyn. Ou avec celui de Marilyn elle-même, quand elle s'endormait saoule et que je la réveillais pour lui demander son aide. C'est selon. Bref,

j'ai souvent le loisir de me procurer un second objet avant que l'original ne reparaisse. Pas trop impressionnant, le saint patron. Pas très champion pour mon budget non plus.

Je disais donc que, à l'aube d'un lundi soir avare de promesses, je me suis rendu compte que la télécommande manquait à l'appel. Comble de l'indélicatesse, ce dur constat m'a frappé au moment où, un bol de Kraft Dinner à la main, je m'apprêtais à regarder *Annie et ses hommes*. La journée avait été pénible au boulot et le simple fait de devoir appuyer sur les boutons directement sur la télé me décourageait. Couché en position fœtale, j'ai opté pour quelques larmes et une vigoureuse succion du pouce, activité reconnue pour 1) faire du bien, 2) rendre l'ingurgitation du Kraft Dinner particulièrement difficile ET inélégante. Je n'ai jamais su ce qui est arrivé à Renaud dans cet épisode-là.

Ressaisissant ma personne, j'ai fini par me mettre en quête active de la fameuse manette, appliquant de mon mieux les enseignements d'un gourou en la matière, j'ai nommé Marilyn. Me rappelant son conseil numéro un, j'ai commencé par refaire mes actions à l'envers. Véritable Michael Jackson en herbe, j'en étais à marcher à reculons dans l'appartement quand j'ai eu un doute : elle avait dû se moquer de moi ; je ne me souvenais pas l'avoir vue faire ça une seule fois. Avoir eu du vocabulaire, j'aurais qualifié ma démarche d'infructueuse. Là, je me suis juste dit « c'est n'importe quoi ». J'ai finalement décidé d'y aller de ma technique personnelle, consistant plutôt à tout ouvrir, tout retourner, tout vider en y mettant une certaine dose de colère et d'impatience. Bien que non brevetée, c'est une méthode qui a fait ses preuves en certaines occasions critiques et, sans livrer

les spectaculaires résultats de l'*Approche Marilyn*®, elle a le mérite de donner un meilleur show lorsque d'autres personnes sont présentes. Dans mon cas, sans public, c'est dans ses qualités exutoires que résidait toute sa pertinence. L'appliquant avec *mæstria*, j'ai tout fouillé sauf le divan, que Marilyn m'interdisait d'appeler ainsi parce qu'il avait un dossier et que les divans (tout le moooonde sait ça, pfff !), n'en ont pas. L'omission dudit objet, quelle que soit son appellation correcte, était volontaire. Trop commun. Trop logique. J'avais l'habitude de perdre avec plus d'imagination. Échec lamentable de la recherche, prise deux.

J'ai donc estimé que l'heure de transcender mes doutes était venue et je me suis tourné, humilié, vers elle, cette vieille causeuse de cuvette grise qui pouvait se targuer de posséder plus d'ancienneté que moi dans le logement. Pourtant, avoir eu son look, j'aurais fermé ma gueule avec ça. Je ne me serais pas vanté de grand-chose, non monsieur ! Vite de même, à l'œil, sans analyse poussée, j'estimais son entrée en fonction au début des années 90, époque visuellement difficile à assumer, disons-le, durant laquelle celles de sa race étaient – fouillez-moi pourquoi –, très en vogue. Elle possédait, sur les côtés, des leviers servant à faire jaillir des repose-pieds. Quelque chose de beau. Un Jean-Guy ou un Jocelyn aurait su apprécier, j'en suis sûr. Le dossier se dépliait aussi. Fait d'une structure rappelant les bonshommes Gumbi ou les jambes de Barbie, cet attribut digne de mention avait sans aucun doute joué un rôle clef dans le confort de toute une génération de Fernand-mais-appellez-moi-Fern. Plus plié, moins plié, plus déplié : ouf ! Trop d'alléchantes possibilités de bien-être c'est comme pas assez. J'ai attaqué la chose.

Les coussins ont volé à travers la pièce et, avec la hâte du chirurgien qui a oublié son scalpel en-dedans, j'ai plongé la main dans la fente horizontale. J'ai tâté à gauche, sondé à droite, tentant d'éviter de me coincer les doigts dans le mécanisme des repose-pieds au passage. Il semblait y avoir là beaucoup d'objets non identifiés, mais, focalisé sur mon but premier, je faisais abstraction de tout ce qui ne présentait pas une texture caoutchouteuse jalonnée de multiples pitons. J'ai enfoncé le bras de plus en plus profondément, jusqu'à l'épaule, tripotant la poussière, les miettes et les sous noirs, sans résultat. Abandonner, retirer mon bras en sacrant me paraissait être un objectif simple, à ma mesure, mais dès que j'ai eu un mouvement en ce sens, quelque chose s'est mis à me tirer, à m'aspirer, telle une Shop-Vac géante. Trop surpris pour crier, j'ai été englouti sans même déranger les voisins. Une affaire de cinq secondes. Gloup. Mon divan (le premier qui ose me parler de dossier ici va en avaler un) m'a ingéré de la tête aux pieds.

Une fois à l'intérieur, je me suis félicité d'avoir laissé la lumière du salon allumée. L'interstice entre les coussins, maintenant vu sous un autre angle, semblait se situer à plusieurs mètres au-dessus de ma tête et me procurait un rai de lumière, un substitut de soleil. Me sentant un peu angoissé à l'idée de vivre dans le canapé, cet éclairage rassurant était le bienvenu. En avoir eu un sous la main, je lui aurais mis un petit tapis Bienvenue / Welcome.

Malgré ma myopie à 5.75 d'un œil et à 6 de l'autre, j'ai tout de suite vu que je ne pourrais pas ressortir. Le nain de Fort Boyard, avec ses trois doigts tout écartés qui dénombraient les clefs, aurait pu se prendre pour Michael Jordan à côté du minuscule nouveau moi. J'ai vu là une « situation de détresse », comme disait Furet Passionné,

mon chef scout à l'époque où j'avais encore de l'acné. Mais comme il n'y avait pas de branches pour me faire un abri, ni de corde pour faire des nœuds compliqués, je ne me suis pas arrêté longtemps à penser à lui et à ses conseils. J'ai plutôt entrepris d'aménager mon nouvel habitat selon mon inspiration personnelle qui était, en toute modestie, assez en feu sur le moment. En rassemblant tous les moutons de poussière, j'ai réussi à me créer un semblant de lit. Au toucher, ça rappelait un peu la charpie du filtre de la sècheuse et ça faisait éternuer, mais quand même, couché dessus, je ressentais quelque chose s'approchant d'une certaine forme de confort. J'ai empilé douze sous noirs pour en faire une table et rassemblé toute la nourriture dans un coin. Rien à craindre de ce côté, on recensait là assez de miettes comestibles pour survivre plusieurs mois : maïs soufflé, céréales, croustilles, biscuits, quelques bonbons, les légendaires fruits secs de Marilyn et même un bout de muffin séché.

J'ai coulé comme ça des jours tranquilles, heureux au fond de mon sofa, véritable *castaway* du mobilier de salon. Comme je disposais de quantité de temps pour réfléchir, je suis en mesure d'affirmer, bien humblement, que j'ai fini par devenir un genre de philosophe. Si j'avais pu publier quelque chose à l'extérieur de ce meuble-là, soyez assurés que ça aurait fait un tabac. Un best-seller je vous dis. Avec juste du papier et un crayon, ce qui serait sorti des tréfonds de mon divan aurait permis d'éviter celui du psy à plusieurs de mes contemporains. Mais bon, je n'ai pu que noter deux ou trois extraits en alignant des céréales Alphabits, tâche plutôt ardue considérant la rareté des E.

Toutefois, nonobstant la sérénité de mon existence intrasofale, un triste constat s'est imposé : lorsque l'on

disparaît dans un canapé sans aviser qui que ce soit au préalable et surtout sans laisser de chèques postdatés à son proprio, on finit par être remplacé dans le cœur de ce dernier. Alors, un matin, ça s'est mis à brasser dans mon petit monde. Tout tremblait sous les chocs et les crissements ; le soleil s'éteignait pour de longues périodes. Je me suis cru dans le Grand Nord du El Ran. J'enfonçais de grosses boules de poussière dans mes oreilles pour ne plus entendre, pestais à l'aveuglette contre l'envahisseur, maudissant le derrière disproportionné qui osait me priver de la lumière du jour. Je lui lançais des insultes et des grains de maïs pas éclatés, attaques qui semblaient dans l'indifférence, si tant est qu'une fesse puisse manifester de l'indifférence. Si stoïque soit-elle, c'est tout de même à une fesse routinière que j'avais affaire et je me suis, à la longue, habitué à ses horaires. Parfois, j'arrivais même à percevoir les échos de la télévision et alors, avec nostalgie, il me semblait reconnaître les voix d'Annie et de Renaud. Force m'était d'admettre que l'existence de ce popotin au-dessus de mon univers avait ses avantages. Par exemple, mes stocks de miettes fraîches étaient fréquemment renouvelés, et ce, dans un registre d'une variété surprenante. Si vous n'avez jamais goûté les graines de soya barbecue ou les Jelly Beans à l'anis, vous manquez quelque chose !

Quoi qu'il en soit, à un moment donné, j'ai commencé à éprouver un certain respect pour ce dieu-cul qui veillait sur moi d'en haut. Chaque fois que mon intense activité cérébrale me laissait un peu de répit, je lui offrais une danse ou un chant afin de demeurer dans ses bonnes grâces et, ainsi, m'assurer des récoltes de miettes prospères. Atténuer la mousson et les odeurs désagréables qu'elle trimbalait faisait aussi partie de mes objectifs.

Aussi, lorsque mon monde s'agitait ou que d'étranges sons grondaient autour de moi, débuser un insecte à sacrifier pour l'apaiser faisait partie des disciplines dans lesquelles j'excellais.

Toujours est-il qu'un beau soir où je tendais l'oreille dans la pénombre pour suivre un épisode particulièrement croustillant de *Sex and the City*, un Jelly Bean brun dégageant une forte odeur caféinée a rebondi en plein milieu de ma chambre, démolissant du même coup ma table de sous noirs. Trop surpris pour réagir, j'ai assisté sans sourciller à la descente de la main du dieu-fesse dans mon chez-moi. Et pouf. En une seconde, plus de Jelly Bean brun. Repris. J'y ai vu le signe que je n'avais pas assez sacrifié. Comme les insectes se faisaient rares, je me suis dit qu'une prière de style « Notre Fesse » ou « Je vous salue la Fesse » ou même un « Gloire soit au Derrière » ferait l'affaire. Mais, à mi-chemin dans ma gémuflexion, la main géante s'est réinfiltrée dans mon univers. C'est caché derrière l'une des barres de métal du mécanisme des repose-pieds que j'ai été témoin du kidnapping des sous épars de feu ma table, un par un.

Là, quelque chose de fou s'est produit et j'ai eu une impression floue de déjà-vu. La main a commencé à rapter, à devenir plus petite, plus petite, et tout le reste d'un corps a suivi, du poignet au bout de l'orteil, avec tous les trucs importants qui viennent entre les deux. Le temps qu'il faut pour crier « Jelly Bean au café » en y mettant un peu d'émotion, j'étais en face d'une jolie fille rondelette à l'air ébahi, dont les fesses avaient quelque chose de divin. Sans un son, j'ai craqué. Je l'ai invitée à partager une miette de carré aux dattes.

Depuis, Élodie et moi, on s'aime dans le divan. Et vous, les nouveaux là-haut, gardez votre télécommande à l'œil, parce qu'on ne veut pas être dérangés.

Insérez le mot « vulve » dans une conversation. Et observez les réactions.